**Virginie Geisler, Victor Hugo, chiffonnier de la
littérature, «Je ne sais pas écrire avec une épingle»**

Jean-Marc Hovasse

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/2511>

DOI : 10.4000/studifrancesi.2511

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2016

Pagination : 138

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Jean-Marc Hovasse, « Virginie Geisler, Victor Hugo, chiffonnier de la littérature, «Je ne sais pas écrire avec une épingle» », *Studi Francesi* [En ligne], 178 (LX | I) | 2016, mis en ligne le 01 avril 2016, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/2511> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.2511>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Virginie Geisler, *Victor Hugo, chiffonnier de la littérature, «Je ne sais pas écrire avec une épingle»*

Jean-Marc Hovasse

RÉFÉRENCE

VIRGINIE GEISLER, *Victor Hugo, chiffonnier de la littérature, «Je ne sais pas écrire avec une épingle»*, Paris, Honoré Champion, 2014, «Romantisme et modernités», pp. 592.

- 1 Quand Victor Hugo confiait dans une lettre à son ami Alphonse Lecanu, le 10 août 1869, «Je ne sais pas écrire avec une épingle», ce n'était pas aveu d'impuissance, on s'en doute, devant la description des habits, mais simple figure pour témoigner de sa préférence pour les plumes d'oie. Ce n'est pas lui qui aurait planté «sur le cimier doré du gentilhomme» une «plume de fer» à laquelle il ne s'est jamais habitué. Digression liminaire plutôt «médiologique» que «sociopoétique», pour reprendre deux sources de Virginie Geisler (Debray et Montandon, entre mille autres), mais pas tout à fait hors sujet puisque l'«aiguille» entre bien dans le champ lexical de cette *obsession textile* dont elle a fait le sujet de sa thèse, la poursuivant dans les romans de Victor Hugo à partir du *Dernier Jour d'un condamné* – et dans quelques échantillons de son œuvre graphique, notamment celle composée à partir d'empreintes de dentelle. Quitte à supprimer le théâtre et la poésie, et puisqu'il est régulièrement fait appel à la biographie de l'auteur, n'aurait-il pas été judicieux d'ajouter à ce corpus, au moins, les récits de voyage? Quoi qu'il en soit, ce sujet était intéressant par sa nouveauté: «Il est troublant de constater que les études jusqu'ici consacrées à la représentation romanesque des vêtements ne donnent aucune visibilité à Victor Hugo».
- 2 La thèse est divisée en quatre parties qui, au mépris de la rhétorique (mais sans toujours faire la paix avec la syntaxe – à preuve cette phrase de la p. 81, qui nous a laissé perplexe: «Comme l'écrit Heinrich Mann, les fois où Hugo s'aperçoit que la

politique est “le masque de l'intrigue et la pitoyable insuffisance”, c'est là qu'il s'en indigne sincèrement»), sont déséquilibrées et décroissantes: plus de deux cents pages pour la première («Le vêtement, marqueur d'humanité»), moins de deux cents pour la deuxième («Le caché et le montré»), quatre-vingts, comme les rameurs de la galère capitane, pour la troisième («Linge de vie et linge de mort»), moins de cinquante pour la quatrième («Texte et texture»). Leur intérêt n'est heureusement pas proportionnel à leurs tailles, et les lecteurs patients y trouveront de bonnes analyses thématiques (par exemple sur les plis) ou de subtiles remarques (sur les cicatrices du colonel Pontmercy, par exemple). Mais il aurait sans doute été préférable de tirer de cette thèse un essai, au lieu de la publier *in extenso*, avec ses développements qui n'évitent pas toujours la paraphrase ni le hors-sujet, ses répétitions, ses marques d'oralité récurrentes («Ainsi que nous l'avons déjà remarqué», dès la p. 47, «Nous l'avons dit, Hugo considère ses romans tels des drames»...) et ses affirmations à l'emporte-pièce («Vue, toucher, imagination (érotique) sont les trois strates [...] sur lesquelles se fonde l'ensemble de la création hugolienne» ou encore «Hugo, grand lecteur et admirateur de Rousseau», etc). Sans parler des conventions typographiques pour les titres constamment bafouées (majuscule jusqu'au premier substantif, faut-il le rappeler!) ou de fautes moins vénielles, comment se fait-il que, dès la 4^e de couverture, un vers tiré d'un fragment théâtral («Tout le mystère humain est dans le vêtement») soit attribué sans autre forme de procès à Victor Hugo lui-même? Faut-il rappeler que, déjà victime en son temps de telles assimilations, l'auteur d'*Hernani* avait un jour (le 11 juillet 1867) tenu à préciser à un correspondant que «le poète n'est pas le personnage»? Il est assez regrettable enfin de publier dans une édition *a priori* universitaire des vers faux, avec un titre faux («Conseils d'un poète à une jeune fille»), tirés d'un livre de Colette Cosnier (*Le Silence des filles*), alors que la moindre requête sur un moteur de recherche aurait permis de les corriger, de leur rendre leur vrai titre («Regard jeté dans une mansarde») et leur origine (*Les Rayons et les ombres*, IV). Il est vrai que la bibliographie et les références, souvent déconcertantes, ne sont pas le point fort de ce livre. Passe encore que Jacques Seebacher soit neuf fois sur dix prénommé Jean (il l'aurait pris pour un hommage aux *Misérables*), mais on s'étonne que l'auteur, qui consacre pourtant près d'une centaine de pages à l'éros, semble ignorer Pierre Laforgue au point non seulement de ne pas le prénommer Jules, mais de ne pas le nommer du tout (alors qu'elle suit aveuglément Guillemin, pour le moins contestable sur ce point). Quant au téléfilm *La Bataille d'"Hernani"* de Jean-Daniel Verhaeghe (2002), méritait-il d'être cité à plusieurs reprises comme si c'était «la Pléiade» de Jacques Seebacher et Yves Gohin (jamais citée, elle, tout comme l'édition du Club Français du Livre)? Bref, il faut manier ce *Victor Hugo, chiffonnier de la littérature* avec des pincettes, même s'il n'est pas impossible d'en extraire un peu d'or.